

M E D O R U M A   S H U N

L'ÂME DE KÔTARÔ  
CONTEMPLAIT  
LA MER

*Nouvelles*

*Traduit du japonais  
par Myriam Dartois-Ako, Véronique Perrin  
et Corinne Quentin*

« À LA MÉMOIRE DE ZULMA  
VIERGE-FOLLE HORS BARRIÈRE  
ET D'UN LOUIS »  
TRISTAN CORBIÈRE

ZULMA  
122, boulevard Haussmann  
Paris VIII<sup>e</sup>

Ouvrage sélectionné par le Programme de Publication  
de Littérature Japonaise (JLPP), sous l'égide de l'Agence  
des Affaires Culturelles Japonaise.

*L'Âme relogée* a été traduit par Véronique Perrin,  
*L'awamori du père Brésil* et *Coq de combat*, par Corinne Quentin,  
*Rouges palmiers, Avec les ombres* et *la Mer intérieure*, par Myriam Dartois-Ako.

Titre original : *Mabuigumi*.

© Medoruma Shun, 1999.

Publié pour la première fois au Japon  
par Asahi Shimbun Publications Inc., Tokyo.

Traduction française © Véronique Perrin,  
Myriam Dartois-Ako, Corinne Quentin. Tous droits réservés.

© Zulma, 2014, pour l'édition française.

Si vous désirez en savoir davantage sur Zulma  
ou sur *L'âme de Kôtarô contemplant la mer*  
et être régulièrement informé de nos parutions,  
n'hésitez pas à nous écrire  
ou à consulter notre site.

[www.zulma.fr](http://www.zulma.fr)



*Mabuigumi*  
*L'âme relogée*

Assise toutes fenêtres ouvertes sur la galerie extérieure du salon, narguant l'indicatif radiophonique de la séance de gymnastique en musique infligée par la maison du citoyen, Uta mit un morceau de sucre brun dans sa bouche et se concentra sur la clarté croissante de cette frange de jardin baignée de rosée du matin qui rayonnait au soleil, en humant son thé à petites gorgées. Alors qu'on savait depuis toujours qu'un vieux, au lever, ça commence par se faire bouillir de l'eau et ça ne se met en mouvement qu'après s'être réchauffé le corps avec un thé chaud, il leur fallait, au comité scolaire de la commune et aux animateurs du club des anciens, plus d'échanges entre vieux et enfants, plus de coopération, ils disaient, et allons-y, tous couchés et levés comme les poules : les séances de gymnastique radiophonique intergénérationnelle avaient démarré début avril sur l'esplanade de la maison du citoyen. Un mois s'était écoulé et les camarades du troisième âge que ça amusait d'aller faire les clowns en survêtement pouvaient toujours venir la chercher, « Comptez pas sur moi ! » répliquait Uta, décidée plus que jamais à préserver son thé du matin.

Au début, l'émission de radio était relayée par un grand haut-parleur fixé sur le toit de la maison du citoyen. Quand Uta avait déboulé dans le bureau pour se plaindre du tintouin, Kawakami, le directeur du centre de loisirs, un petit homme rondouillard coiffé d'une casquette de base-ball, ne s'était pas même donné la peine de discuter : il la regardait en riant. Elle était retournée chez elle décrocher la faucille de sous l'auvent et traversant la place au beau milieu des enfants qui faisaient leur gymnastique elle avait commencé à grimper au poteau pour trancher la ligne électrique reliée au haut-parleur. Le Kawakami ça l'avait fait réagir, il avait coupé le contact ; désormais le son sortirait directement de la radio. C'était toujours la même cacophonie dans le silence du matin, mais Uta leur avait fait cette concession par égard pour les enfants.

Dans ce rassemblement où il n'y avait au début que des enfants, on a vu au bout d'une semaine arriver cinq ou six vieux ; à la fin de la deuxième semaine la place était pleine d'enfants et de vieillards. Pour ces derniers, un groupe d'anciens enseignants avait battu le rappel, et parmi eux, l'ancien directeur d'école Ôshiro, retraité et membre du comité scolaire, lequel n'était pas plus tôt rentré de sa séance de gymnastique qu'il a fait un malaise sur le pas de la porte et de suite, le *grand saut*, avec un ticket pour l'au-delà. « Voilà ce

que c'est de ne rien vouloir entendre», bougonnait Uta en son for intérieur, observant du fond de son jardin le lent défilé des voitures qui se faufilaient par les ruelles du hameau en direction du créma-taire. Ce coup-ci ce serait la fin des séances de gymnastique, voulut-elle croire, nonobstant une baisse de fréquentation toute provisoire aussitôt suivie d'encore plus de succès qu'avant. La moitié des participants âgés étaient comme Uta, des personnes seules qu'animait un désir de contact avec des enfants qui auraient pu être leurs petits-enfants, ce qui se comprenait ; mais Uta n'en persista pas moins à refuser les séances de gymnastique.

Fumi, qui n'habitait pas loin, choisit le moment où un nouvel air de piano introduisait la deuxième série d'exercices pour franchir au pas de charge la porte du mur d'enceinte. Elle contourna le vieux mur de pierres sèches qui protégeait l'entrée de la maison, surgissant si soudainement, implorante et prête à fondre en larmes, qu'Uta en fut effrayée.

— Que t'arrive-t-il donc ? De si grand matin...

— Uta, c'est affreux. Je vous en supplie, faut que vous veniez !

— Bon bon j'arrive, mais attends, on va d'abord se boire un thé.

Elle allait pour la servir quand Fumi la tira par le bras et la fit descendre de la véranda.

— C'est tout de même un monde ! Laisse-moi au moins rassembler mes savates...

Le temps qu'Uta saute dans ses tongs de caoutchouc jaune, elle l'attrape par le poignet et en route, le sable blanc de l'allée vole sous leurs pas. Il n'y avait pas vingt mètres à faire, pas de quoi causer chemin faisant : Fumi bondit dans l'entrée en entraînant Uta vers les chambres du fond.

— Mémé !

C'était Kentarô et la petite Tomoko, assis tout au fond de la maison, devant une porte close, et qui regardaient Uta avec des yeux inquiets. Ce gamin de huit ans et sa petite sœur de six ans, Uta avait pour eux des tendresses de grand-mère. Elle changea de figure en les voyant. Et Fumi, lâchant son poignet, ouvrit doucement la porte. Au centre de la pièce, une chambrette de quatre tatamis et demi aux volets clos, éclairée au néon, Kôtarô ronflait sous le drap en éponge qui le couvrait jusqu'à la taille.

— Hémorragie cérébrale ?

Fumi secouait la tête en silence. Uta s'assied au chevet du dormeur, pose la main sur son front, tâte le pouls : température et pouls normaux. Le front était certes un peu moite, mais le sommeil semblait paisible et il n'y avait rien à signaler d'anormal.

— Alors quoi, qu'est-ce qui ne va pas ?

Cette Fumi larmoyante qui ne répondait pas aux

questions commençait à l'agacer.

Quelle bûche ! à quarante ans passés et avec deux enfants, et dire que ça se vante d'ancêtres samourais à la cour de Shuri, pestait intérieurement Uta, tout en couvant des yeux le doux sommeil de son Kôtarô. Il avait le crâne tôt dégarni pour un jeune cinquantenaire, mais quel teint florissant. Vivant moitié de pêche, moitié d'agriculture, hier encore, il avait rapporté de sa pêche du *gurukun* tout frais et passé près d'une heure à bavarder avec Uta. La guerre lui avait pris père et mère ; c'était sa grand-mère, la vieille Kamadaa, qui l'avait élevé, mais Uta, en voisine, le choyait depuis qu'il était petit. Elle-même avait été mariée avec Seiei, porté disparu pendant la guerre, ils n'avaient pas eu d'enfant et Uta qui avait traversé l'après-guerre seule considérait depuis toujours en secret Kôtarô comme son propre enfant. Et Kôtarô, qui l'avait devinée, se montrait lui aussi plein d'attentions pour Uta.

Elle resta un moment à lui caresser la joue en se demandant, vu son état, si ça ne serait pas à nouveau son *mabui* qui avait fichu le camp. Parce que dès ses premières années, peut-être du fait d'avoir perdu ses parents quand il était encore nourrisson, il avait été sujet à de fréquents « défaillements de l'âme ». Un rien l'effrayait, le stupéfiait, le laissait sans force. Il tombait des arbres, manquait se noyer dans la mer : cinq ou six



fois par an l'âme lui faisait défaut, et chaque fois Kamadaa ou Uta intervenaient pour remettre son *mabui* en place. Avec l'âge, ces défailllements étaient devenus moins fréquents, mais ils se produisaient pourtant tous les deux ou trois ans ; on faisait alors appel à Uta.

— Ça serait encore son *mabui* qu'a fichu le camp que ça ne m'étonnerait pas...

Il n'y avait pas de quoi en faire un drame, et voici que Fumi secouait timidement la tête en baissant l'échine ! C'en était trop, elle allait changer de ton pour qu'on lui dise enfin ce qui se passait, lorsqu'elle aperçut tout à coup quelque chose de noir pointant sous les narines de son Kôtarô. Elle pensa d'abord que ça pouvait être des poils de nez, mais des poils de nez qui se retirent brusquement, et voilà que ça ressort entre les lèvres sur trois centimètres environ, qui s'aventurent par petits bonds du côté des joues et du menton. Elle n'était pas revenue de son étonnement que cette fois se poussaient en avant des yeux pareils à des têtes d'allumette et les lèvres découvraient les dents. Un ongle gris violine força l'ouverture de la bouche, livrant passage à un gros *aaman* (bernard-l'ermite terrestre) qui avait à peu près la taille d'un poing adulte. Après un moment de sidération, Uta tressaillit ; elle s'empara d'une tapette qui traînait à portée de la main et frappa de toutes ses forces. L'*aaman* fut plus rapide. Il avait regagné l'antre de

la bouche quand la tapette de plastique s'abattit avec un bruit sec ; Kôtarô, toujours endormi, cessa de ronfler, un motif de résille resta imprimé en rouge sur son nez et le pourtour des lèvres.

— Uta, s'il vous plaît !

Elle se retourna à l'appel de son nom et vit Fumi, effondrée, qui sanglotait à genoux. Elle la laissa pleurer cinq bonnes minutes, puis la pria de s'expliquer.

Son Kôtarô, amateur de beuverie et de luth *sanshin*, descendait souvent seul le soir, sur la plage, mis en train par l'alcool, pour chanter des airs d'Okinawa en pinçant les trois cordes. Et nombreux ils étaient à goûter ces instants, où, par-delà les bosquets de filaos, se répandait la belle voix de chancre qui les faisait danser chaque année à la fête des Morts, ou tous les quatre ans, à la grande parade villageoise.

La veille aussi, il avait chanté, mais sur le coup de dix heures les chants s'étaient interrompus, alors Fumi était allée le cueillir sur la plage. Il finissait toujours par s'endormir quand il était bien saoul, elle n'avait plus qu'à charger sur son dos cette maigre carcasse qui ne faisait que la moitié de son poids à elle, pour le ramener à la maison. Elle lui avait donc fait son lit dans cet arrière-salon qui leur servait de chambre et c'est au matin, couchée à ses côtés, qu'elle a senti que quelque chose ne tournait pas rond. Elle a ouvert les yeux, glissé

un regard de côté : une masse noire s'était juchée sur la bouche de son Kôtarô. Mais quant à dire ce que c'était, non, même avec la lumière du jour qui filtrait à travers les volets son regard était embué de sommeil. Elle se redressa, se frotta les paupières pour y voir plus clair, et vit des yeux comme des têtes d'allumette qui la regardaient. Cela dura une seconde, Fumi bondit en arrière. À reculons sur les fesses elle agrippa un poteau et sautant sur ses pieds elle ouvrit les volets. Pris dans un faisceau de lumière poudroyante, l'*aaman* se cacha à l'intérieur de la bouche mais ressortit aussitôt en agitant ses antennes.

— Ouh là. Je crois que c'est grave...

Fumi avança prudemment la main vers la barre de néon juste au-dessus de la tête de Kôtarô et tira sur le cordon. Les deux pinces en visière pour se protéger de la lumière, l'*aaman* regardait Fumi. Il ne fallait pas qu'il devienne violent et c'est dans cette crainte, glissant sans bruit le long du mur, qu'elle s'était échappée de la pièce sitôt qu'elle avait pu atteindre la porte et avait couru chez Uta.

Uta l'écoutait raconter son histoire en pleurnichant, tandis qu'elle observait les ongles qui s'allongeaient jusqu'à la mâchoire inférieure et les antennes sans cesse en mouvement de l'*aaman*. Une espèce de bernard-l'ermite, si l'on veut, mais les plus grosses de ces bestioles, qui se baladent dans les fourrés de vacoas et les plantations du bord

de mer en traînant des coquilles d'escargot géant d'Afrique ou de turbo cornu, avaient la taille d'un poing d'enfant, avec d'épaisses griffes capables de briser une paire de baguettes. Et celle qu'elle avait sous les yeux était au moins deux ou trois fois plus grosse que ce que l'on voit d'ordinaire : sûr que dans ces conditions il fallait se lever de bonne heure pour trouver une coquille où se loger, mais de là à venir se fourrer dans la bouche des gens, non, c'était tout de même trop facile.

— Oh mais tu vas te tenir comme une grande, dis ! Allons, pleure pas. Pense à tes petiots, qu'est-ce qu'ils vont devenir si t'es pas un peu forte ?

Uta tira de son giron un mouchoir de flanelle et le passa à Fumi.

— Kôtarô est en panne de *mabui*. Alors l'*aaman* en a profité, bien sûr, vu qu'il était pas en état de se défendre tout seul. Mais ne te fais pas de bile. Quand ça reviendra, l'*aaman* sortira de là vite fait. Je vais lui remettre l'âme en place, que ça va pas traîner. Bouge pas.

Elle s'occupait déjà de lui retirer son T-shirt. L'*aaman* ne perdit pas de temps et s'enferma dans la bouche, ce qui permit à Fumi de donner un timide coup de main au déshabillage de Kôtarô. Le rite du *mabuigumi*, tel qu'on le pratiquait dans le village, n'avait rien de très compliqué. Empor-ter sur les lieux de la disparition une pièce de vêtement portée à ce moment-là, et dire des

prières. Revenir à la maison avec trois cailloux enveloppés dans le vêtement, dire les prières au chevet du patient, le rhabiller ensuite. L'âme envolée reprenait ainsi sa place dans le corps : les prostrés, les hébétés, retrouvaient la santé.

Uta se releva avec le T-shirt bleu pâle qu'elle avait retiré, tout maculé de sang de poisson et de terre des champs et sentant la sueur, soigneusement plié et glissé sous le bras. Elle regarda Kôtarô endormi en s'assurant que tout était en ordre, ouvrit la porte de l'arrière-salon et trouva Kentarô et Tomoko blottis près du seuil. Engageant Fumi à vite faire à manger et envoyer les enfants à l'école, elle leur caressa la tête, vous faites pas de bile, et sourit.

De chez Fumi, en hâte, elle retourne chez elle. Dans la cuisine elle prépare le plateau des offrandes, le riz, l'alcool, les noue dans un carré de tissu. Remet de l'eau à bouillir, remplit la théière – la première tasse est pour l'autel des ancêtres. Brûle de l'encens et joint les mains, boit deux tasses de thé, puis, après avoir nourri poules et chèvres, la voilà partie avec son baluchon à la main.

L'étroit chemin de sable blanc bordé de garcinias et de murs de pierre débouchait au milieu des bosquets de filaos. Des bosquets qui ressemblaient davantage à des haies brise-vent sur une centaine de mètres le long de la plage, d'où l'on voyait, entre

les troncs, la mer aux couleurs si fraîches qu'elle semblait née du matin. Là, dans le vacarme des cigales, Uta joignit les mains face à la mer et traversa l'ombre des arbres. Elle marchait sur le sable éblouissant, et là où s'arrêtaient les filaos, il y avait un fourré de vacoas. Et en avant du fourré, un veloutier solitaire aux branches harmonieuses qui lui donnaient l'allure d'un très vieux pin. Ses feuilles en oreille de lapin, douces comme le velours, se balançaient au vent. L'ombre du veloutier est un lieu idéal pour la sieste et c'est souvent que Kôtarô venait y jouer du *sanshin*.

Uta remarqua, en arrivant près de cet arbre, un homme assis dans l'ombre du feuillage. Elle vit son profil, le T-shirt bleu pâle, est-ce que ça serait pas... oui, en se rapprochant encore, c'était l'âme de Kôtarô. Uta s'accroupit à son côté et, poussant un large soupir, elle s'éventa la nuque.

Cette histoire de remettre le *mabui* en place était le plus souvent une sorte de leurre qui rassure. Une formule magique, couramment utilisée pour redonner de l'entrain, par exemple aux enfants quand ils sont effrayés ou bien assommés de fatigue. Mais il arrivait aussi qu'un *mabui* « tombe » pour de bon. Et cette fois, même si elle avait deviné à la façon dont l'*aaman* faisait son trou que ça n'était pas du chiqué, Uta se trouvait intimidée devant un cas qui n'était déjà pas si fréquent, et en plus il s'agissait de son Kôtarô.

L'âme de Kôtarô contemplant la mer avec une expression rêveuse. Les genoux ramenés sous le menton soutenaient le visage, tanné par la mer et les travaux des champs, avec ses cheveux taillés en courte brosse et sa barbe piquée de poils blancs. Il y avait dans tout cela un air de mélancolie, qui contrastait avec le mignon sourire dont il ne se départait pas d'ordinaire. Uta se tourna elle aussi vers la mer, pendant un moment ils la regardèrent ensemble, mais de ce côté rien ne changeait, c'était toujours le même éclat aveuglant du soleil blanc dispersé sur la mer.

— Tu sais quoi, mon Kôtarô ? Fumi, Kentarô et Tomoko se font du mouron. Alors tu vas retourner chez toi, et plus vite que ça !

Même houspillé de la sorte, Kôtarô ne réagissait pas. Uta déploya le carré de tissu, du riz elle fit un petit tas posé sur le plateau et versa l'*awamori* dans une coupe. Elle alluma les bâtonnets d'encens avec un briquet de quatre sous, les planta dans le sable et rectifia sa position. Mains jointes, l'œil fixé sur le profil de Kôtarô, Uta marmottait une prière.

*Attendu que pour une raison que je ne connais point l'âme de Kôtarô est tombée et son monde se fait du mouron, attendu que nous respectons les dieux de chez nous, honorons les ancêtres et que si par mégarde nous leur manquons je m'en vais vite réparer ça, ainsi soit-il, mais faites que l'âme de Kôtarô revienne...*

Elle répéta plusieurs fois ce vœu adressé au dieu protecteur de l'*utaki*, sanctuaire de la communauté, et aux mânes des ancêtres *ugwansu* qui sont partout et veillent sur chacun. Sa prière finie, elle mit le T-shirt sur les épaules de Kôtarô et tenta de le faire se lever. Mais le bout de ses doigts ne rencontrait qu'une sensation légère comme de l'eau effleurée ; l'âme de Kôtarô demeurait assise. Alors que la plupart de celles qu'elle avait remises en place, par centaines à ce jour, obéissaient si gentiment ! Elle ne savait plus, Uta, comment s'y prendre avec cette âme de Kôtarô occupée à contempler la mer sans vouloir bouger de là.

— Qu'est-ce qu'elle a la mer, dis ?

Et elle la regarda de nouveau en plissant les yeux, mais rien, pas de changement. Ensuite, pendant une heure, elle essaya de convaincre Kôtarô. Jusqu'au bout il resta sans réagir. De fatigue, à la fin, elle s'était laissée choir sur le sable et regardait le profil qui s'estompait par moments dans les reflets dansants du soleil à travers le feuillage, lorsqu'elle entendit son nom prononcé derrière elle. C'était Fumi, avec le chef de quartier, Shinzato Fumiaki.

— Où vous en êtes, du *mabuigumi* ?

Elle allait répondre à la question angoissée de Fumi qu'ils n'avaient qu'à regarder, il était assis là, puis elle comprit que non, ils ne pouvaient pas le voir, et elle secoua la tête en silence.



— Alors ça ne marche pas...

— Rassure-toi : il erre un peu, mais il aura vite fait de retrouver son chemin !

Uta avait riposté, agacée par les paroles de la Fumi, puis elle s'intéressa à Shinzato, le chef de quartier. Celui-là s'était fait nommer trois ans plus tôt, en prenant sa retraite de fonctionnaire de mairie ; il en était à son deuxième mandat. Aujourd'hui encore il n'osait pas lever la tête devant Uta, le garnement, après toutes les gifles qu'il s'était prises enfant.

— Mame Uta, l'heure est grave.

En se baissant pour s'asseoir à l'ombre, Shinzato s'épongeait le visage avec la serviette qui pendait à son cou.

— Je suis passé voir Kôtarô à l'instant, diable ! qu'est-ce que c'est que cette affaire ?

— *Aaman*.

— Ça, j'ai bien compris. Mais qu'est-ce qu'un *aaman* vient faire dans la bouche à Kôtarô ?

— Et comment tu veux que je le sache, hé ? Il y a quand même une chose, et elle ne date pas d'hier, que m'a racontée la grande prêtresse Gujii qui était notre sœur aînée à toutes, comme quoi le corps aussi s'affaiblit quand on perd son *mabui* et que les mauvais diables en profitent pour vous jouer des tours. Kôtarô aussi, ça pourrait être ça. Mais là, tu vois, j'étais justement en train de procéder aux prières pour lui remettre l'âme en place.

— Ah...

Shinzato émit un son vague, et déjà Uta leur tournait le dos pour inviter tout bas l'âme de son Kôtarô à rentrer au plus vite. La venue de Fumi n'avait amené aucun changement dans son attitude. Il contemplait la mer sans faire mine de bouger, et sans même se douter, semblait-il, de cette triple présence à ses côtés. Tant pis, Uta plia le T-shirt et remballa le plateau et l'alcool. « On remettra ça plus tard », fit-elle pour les deux autres, et elle leva le camp.

Arrivés chez Kôtarô, ils s'installèrent dans la petite chambre autour du dormeur. Fumi leur apporta un petit déjeuner. Avoir sous les yeux cette bouche où l'*aaman* entrait et sortait à sa guise, ça ne vous mettait pas en appétit et c'est à peine si Uta toucha à la nourriture, tandis que Shinzato se resservait trois fois. Soudain, il piqua avec ses baguettes un bout de poisson grillé qu'il tendit à l'*aaman*. Et l'*aaman*, qui s'en saisit avec les pinces, se renferma prestement au fond de la bouche.

— Regardez-moi ce corniaud, qu'est-ce qu'il fiche!

Il reçut un coup de tapette sur la tête, cadeau d'Uta, et s'excusa platement. Malgré le ventilateur qui tournait, il faisait une chaleur épouvantable dans la chambre barricadée derrière ses volets. Avec

un Kôtarô immobilisé pour quelque temps le besoin d'assistance justifiait qu'on fit appel au chef de quartier, mais tout de même, s'indignait Uta, ils n'auraient pas pu attendre que le *mabuigumi* se termine ? Fumi avait remporté les bols, les assiettes, et sitôt revenue parmi eux, Shinzato l'entreprit : « Il faut qu'on parle tous les deux... »

Cette affaire, dit-il, ne devait pas sortir d'un tout petit cercle à l'intérieur même du patelin, il ne fallait surtout pas que les autres villages l'apprennent. Puisque ça n'était pas une maladie intéressant les médecins, il n'y avait pas de raison de consulter Ôshiro au dispensaire : on la lui cacherait et on s'arrangerait avec Uta pour que la remise en place de l'âme se passe bien. Puis lorsque Shinzato déclara qu'il prenait la responsabilité de s'occuper de Fumi et des enfants jusqu'à la guérison de Kôtarô, Fumi remercia avec force courbettes. Quant à Uta, cette façon qu'il avait de dire avec un sourire aguicheur « Vous feriez pareil, allez, si j'étais dans le pétrin » lui parut détestable, toutefois elle approuva la proposition.

Une parlote réunissant des personnages aussi importants que le triumvirat du club des anciens ou le président de l'association des pères de famille fut décidée pour le soir même, et Shinzato se retira. Puis Uta s'en retourna, elle aussi, après avoir réconforté Fumi. Elle se faisait du souci pour l'âme de Kôtarô, mais vivant seule elle avait déjà son comp-

tant de tâches journalières, quand ce ne serait que le travail de la terre et ses chèvres.

Dans la matinée, elle était allée aux champs, l'après-midi elle s'était reposée deux petites heures après déjeuner et sur le coup de cinq heures, après avoir coupé l'herbe pour les chèvres, elle était revenue sur la plage. L'âme de Kôtarô était assise à la même place dans la même attitude. Le soleil s'était radouci et la couleur de la mer était enveloppée d'une lumière pâle, une lune blanche flottait auprès des gros nuages mafflus qui grimpaient à l'horizon.

— Rentre vite chez toi...

Elle répéta ceci d'un ton calme. Même en se mettant devant lui, les mains jointes, elle n'obtenait aucune réaction de la part de son Kôtarô. C'était pourtant le même qui, d'aussi loin qu'il la voyait, avait toujours un mot gentil pour elle, le même qui la chérissait comme une mère et maintenant c'était fini – oubliée, soupira-t-elle tristement. Et pendant une demi-heure, jusqu'au moment où Fumi vint la chercher, elle resta silencieuse à contempler tour à tour la mer et le profil de Kôtarô en laissant le sable s'écouler entre ses paumes.